Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 91 (1946)

Heft: 8

Artikel: Après un voyage sur les champs de bataille français : le débarquement vu sur les lieux

Autor: Bauer, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342332

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après un voyage sur les champs de bataille français

Le débarquement vu sur les lieux

Que notre premier mot soit pour exprimer notre chaleureuse reconnaissance à nos hôtes de l'armée française, en raison de toute la peine qu'ils ont généreusement consentie, pour recevoir et piloter sur les champs de Normandie, de Lorraine et d'Alsace, quatre camarades de l'armée suisse. En écrivant ceci, ce n'est pas seulement la reconnaissance de l'estomac que nous laissons parler, car on ne saurait assez souligner combien ce voyage militaire a été bien organisé. Partout des officiers ayant pris part aux opérations ont été mis à notre disposition, avec des cartes renseignées et une abondante documentation authentique. Ainsi avons-nous pu sur place, entrer dans le détail de l'action, si capital dès qu'on étudie cet art de la guerre, que le Grand Corse plaçait tout entier dans l'exécution.

Et l'on voudrait dire aussi en commençant tout le prodigieux intérêt d'un semblable voyage, pour celui, tout au moins, qui a pris la peine de suivre, jour après jour, les opérations du front d'Occident, et dont il apporte, pour ainsi dire, le cadre général avec lui.

Tout d'abord, deux ans et deux mois après le débarquement, il demeure encore beaucoup de choses en place sur le champ de bataille, tant en Normandie, qu'en Alsace, en Lorraine et dans la Trouée de Belfort : fortifications, obstacles, champs de mines, destructions, ponts *Bailey*, épaves de chars alliés et allemands, pièces d'artillerie, etc., et chacun de ces objets recèle pour qui sait l'interroger, une double leçon technique et tactique du plus haut intérêt. Modestement équipée

comme elle l'est, notre armée ne saurait se désintéresser d'une pareille étude, car ce ne seront jamais nos manœuvres, ni même nos exercices de cadres et cours tactiques qui pourront nous apporter ces indispensables éléments d'appréciation quant à la valeur, aux procédés d'emploi et aux servitudes du matériel moderne.

D'autre part, on n'a rien dit d'utile ou presque, tant qu'on n'a pas parcouru le terrain d'une action. La carte, toujours dépassée par les travaux publics, ne supplée que dans une certaine mesure à cette vision locale, comme disent les juristes. Tel chemin de 3e classe que déconseille la carte Michelin (1 : 200 000e) est, tout justement, pour ne citer que le seul cas de Strasbourg, la pénétrante qui a permis la surprise, l'infiltration, la rupture et l'exploitation. Relevons encore, pour ce qui concerne la bataille de Normandie, si l'on devait, toutefois, se contenter de l'étudier dans son bureau, que, seul, le plan cadastral ou, à la rigueur, le 25 000e sont susceptibles de rendre compte avec fidélité des aspects généraux de sa phase d'usure. Sur place, tout s'éclaire en un instant, au seul moutonnement des bosquets et des futaies qui parcellent le pays en une multitude de champs clos.

L'intérêt de semblables recherches s'impose donc aux esprits les plus casaniers. Mais on appellera encore l'attention du lecteur sur un autre ordre de considérations. On voudra bien admettre avec nous que les expériences du combat moderne, telles que nous les trouvons synthétisées à l'usage de nos officiers suisses, dans la précieuse collection des *Enseignements de la guerre*, sont, d'ores et déjà dépassées et, sur bien des points significatifs, totalement périmées. Comme de juste, ces brochures, composées pour la plupart entre 1940 et 1943, s'appuyaient principalement sur des sources allemandes et intégraient en quelque sorte, les expériences de la *Wehrmacht*. A cela aucun scandale ou paradoxe, car la *Wehrmacht*, outre qu'elle était notre adversaire éventuelle, disposait seule ou peu s'en faut, à cette époque, de l'initiative des opérations et

des moyens de la technique moderne (chars, avions, matériels de passage et de pontage, appareils de transmission). Or tout cela n'est plus. Les forces armées du Reich ont été non seulement vaincues, mais encore anéanties sans espoir de retour. Nos études doivent donc se proposer d'autres objets que la rupture de la Meuse ou l'invasion des Balkans, en faisant porter leur accent sur le concret et sur le cas particulier, car l'*Armoured* ou la brigade blindée soviétique ressortissent à d'autres conceptions opératives que la *Panzerdivision*, et rien ne serait plus inutile — voire même dangereux — que de raisonner sur des données abstraites telles que l'aviation en général, les blindés ou l'infanterie aéroportées.

A ce propos, disons notre regret de constater que l'excellente série des *Enseignements de la guerre* n'a pas été continuée pour intégrer les dernières expériences du champ de bataille, jusqu'à la date du 7 mai 1945. Rien ne serait plus urgent que de combler cette lacune, en mettant l'accent sur les sujets les plus en rapport avec la Suisse et le caractère que revêtiraient nécessairement, les opérations sur notre territoire. Tels nous sembleraient, par exemple, les combats du Corps expéditionnaire français (C. E. F.) en Italie et la campagne de la 1re Armée française dans la Forêt-Noire. Pareillement, on souhaiterait que le bulletin périodique intitulé *Nouvelles Armes (Neue Waffen)* fît l'objet d'une compilation systématique, ou, mieux encore, qu'on en tirât une publication capable de remplacer les *Canons et chars de combat*, partiellement périmés aujourd'hui en raison des progrès ininterrompus de la technique de ces trois dernières années.

Aussi bien, retiendrons-nous des considérations qui précèdent la grandeur des obligations que nous conservons à nos camarades de l'Armée française, pour nous avoir si obligeamment guidé et introduit sur ces champs de bataille de la campagne d'Occident, où les grandes unités du général de Lattre de Tassigny, la 2e division blindée du général Leclerc et les forces du Maquis se sont taillé dans la victoire commune des Alliés,

une part si peu en rapport avec leur faible importance numérique et matérielle. Et ceux qui, comme nous, n'ont jamais douté de la valeur de l'épreuve consentie par cette armée, tombée au mois de juin 1940, aux avant-postes délibérement sacrifiés des Nations Unies, et ressuscitée au premier son du canon d'Alger, le 7 novembre 1942, se permettent de lui dédier la fière devise de Marguerite d'Autriche, épouse inconsolée de Philibert le Beau, qui dort son dernier sommeil dans le mausolée de Brou, près de Bourg-en-Bresse :

FORTUNE — INFORTUNE — FORTE UNE.

* * *

Le 6 juin 1946, nous assistions à Courseulles-sur-Mer, à la célébration du deuxième anniversaire du débarquement des Anglo-américains en Normandie. Disons-le d'emblée : quiconque se rendra sur les lieux, se convaincra en un instant du coup d'œil génial qui a présidé à l'organisation de cette extraordinaire opération amphibie. Aucun secteur, en effet, du littoral français ne se prêtait mieux à un débarquement que cette tranche de la côte normande. Sa proximité des bases anglaises permettait l'action massive et permanente des *Tactical Air Forces* de la R. A. F. et de l'U. S. A. A. F., non seulement sur les plages, mais jusque dans la profondeur du dispositif adverse. D'autre part, sa configuration locale offrait aux chalands chargés d'hommes ou de chars, des facilités qui leur eussent fait défaut en Boulonnais et en Bretagne, tandis que la péninsule du Cotentin mettait à l'abri les points de débarquement des coups de Noroît et de Suroît, si redoutables dès qu'on a dépassé vers l'ouest, le méridien de Cherbourg. Comment les Allemands ne se sont-ils pas avisés de ces facilités ? Ce mystère demeure entier, car, en 1942 déjà, un *Kriegspiel* des trois armes, organisé à Vichy par l'amiral Darlan, plaçait

si nous sommes bien informé, le « Second Front », entre l'Orne et la Vire.

Quoi qu'il en soit, on ne dira jamais assez le fini des préparatifs qui conduisirent au succès le débarquement presque simultané de sept divisions équipées à la moderne, sur une côte occupée par l'ennemi. Ici les Anglo-Américains se sont montrés des pionniers et des novateurs, car les précédents historiques ne suggéraient rien d'utile ou plutôt encore déconseillaient formellement pareille opération, dès qu'elle devait être tentée de vive force. L'Afrique du Nord, la Sicile et Salerne, dans le bassin occidental de la Méditerranée, Guadalcanal, les Gilbert et les Marshall, dans le lointain Pacifique, telles ont été, si l'on ose dire, « les petites classes » de cet art de la guerre amphibie qui, de corrigé en corrigé, ont conduit à la remarquable démonstration de puissance et de souplesse du 6 juin 1944. Tirons-en, sans plus attendre, cette conclusion qu'un semblable progrès technique et tactique recule, par rapport à notre Europe occidentale, les profondeurs de la stratégie jusqu'à la côte est des Etats-Unis. Pour autant, certes, que l'alliance et la résistance de la Grande-Bretagne fournira à cette stratégie l'infrastructure aérienne dont elle ne saurait se passer aujourd'hui. Mais que sera-ce demain, car rien, d'ores et déjà, ne permet d'exclure a priori l'hypothèse d'une aviation de l'avenir, capable d'agir sur notre continent sans quitter ses bases américaines ? D'où viennent à l'esprit diverses conséquences politiques que nous abandonnons à l'appréciation du lecteur.

Dans la préparation de l'opération *Overlord*, nom de couverture du Second Front de Normandie, aucun détail, venons-nous d'écrire, n'a été négligé par la prévoyance anglo-saxonne. Plusieurs mois avant le débarquement, des patrouilles de géologues passèrent nuitamment le détroit, qui en avion, qui en vedette lance-torpilles, pour prélever des échantillons sur les diverses plages qui pouvaient entrer en ligne de compte le jour J. Il s'agissait de déterminer les secteurs de la côte où

la tourbe et la vase eussent rendu malaisée la rapide manœuvre des chars à partir de leurs chalands à pont levis (L. C. T.), et d'éliminer semblablement les fonds de galets où leurs chenilles eussent patiné sous le feu enragé de l'ennemi, comme elles l'avaient fait à Dieppe, le 26 août 1942. On dit même qu'une répétition générale eut lieu sur les côtes anglaises, en des secteurs qui reproduisaient les particularités géologiques des plages normandes ainsi reconnues.

Cet examen scientifique permit de retenir cinq points de débarquement :

— *Utah :* Vierville
— *Omaha :* Grandcamp } pour les Américains
— *Gold :* Arromanches
— *Juno :* Courseulles-sur-Mer } pour les Anglo-Canadiens.
— *Sword :* Lion-sur-Mer

D'autre part, une remarquable invention britannique allait ruiner d'un seul coup l'appréciation de la situation sur laquelle les Allemands avaient basé leur système de défense. Celle-ci, en effet, prenait la forme d'un dilemme :

— Ou bien l'ennemi viserait d'emblée un grand port, comme Le Havre ou Cherbourg, afin d'en utiliser les ressources indispensables à la mise à terre d'une grande armée d'invasion. Dans ce cas, la concentration des moyens de la défense autour de ces bases nécessiterait, de la part des Alliés, la mise en ligne de tous les matériels lourds et très lourds de la guerre moderne. Or comment les débarqueraient-ils en dehors des quais qui demeuraient à conquérir ? Voici donc les Eisenhower et les Montgomery réduits au plus incommode des cercles vicieux.

— Ou bien ils se contenteraient des petites anses de la côte d'invasion, mais, dans ce cas, les modestes ressources portuaires des localités, abandonnées sans défense ou presque, ne permettraient jamais aux envahisseurs de pousser vers l'intérieur avec promptitude et puissance. C'est-à-dire que l'ennemi situé et accroché au sortir des plages, serait contre-

attaqué du fort au faible par les forces blindées d'intervention, placées par l'O. K. W. sous les ordres du maréchal Rommel.

L'invention des caissons *Mulberry* et *Gooseberry*, ainsi que des flotteurs métalliques surnommés *bombardons*, permit de déjouer l'alternative opposée par l'O. K. W. au commandement interallié. Nés de la fertile imagination de M. Winston Churchill, et fabriqués à l'avance dans les chantiers de Grande-Bretagne, à peine le port d'Arromanches était-il fermement entre les mains du général Montgomery, que ces énormes cubes de béton étaient remorqués à travers la Manche, et contribuaient, de compte à demi avec les nombreux bâtiments de guerre et de commerce coulés pour former brise-lames, à constituer un port artificiel de grande capacité. Le 19 juin 1944, une fois de plus se vérifia cet éternel principe de la guerre, selon lequel il convient de faire vite, sans laisser se perdre une seule minute, car, ce jour-là, s'éleva une furieuse tempête du Nord-Est, en dépit de tous les pronostics du service météorologique allié. Les bateaux anglais mouillés en rade d'Arromanches furent relativement épargnés, grâce aux caissons *Mulberry* déjà mis en place, au lieu que les plages *Utah* et *Omaha*, où ces travaux étaient beaucoup moins avancés, furent littéralement dévastées par d'énormes coups de mer.[1]

A l'heure actuelle, les *Mulberry* et *Gooseberry* ont été récupérés, de même que le *Pluto* sur le sujet duquel nous renvoyons le lecteur à l'excellent article publié ici-même sous la signature du capitaine Boniface. Néanmoins les cargos et croiseurs échoués au large d'Arromanches marquent encore le contour extérieur du port artificiel. A eux seuls, ils suffisent pour nous donner une juste idée de la grandeur de l'œuvre accomplie par le génie britannique, dans des délais incroyablement courts. De ces diverses observations, déduisons encore deux remarques :

[1] Pour tout ce qui concerne la partie amphibie de la campagne d'Occident, on consultera avec fruit le volume du *Commander* Kenneth Edwards : *Operation Neptune*, Collins, Londres, 1946.

— La première, c'est que la victoire vint de la mer, pour reprendre le titre du passionnant volume que le capitaine de vaisseau A. Lepotier vient de consacrer aux opérations navales de la deuxième guerre mondiale [1], car, seule la domination absolue, permanente et exclusive de l'élément liquide par les Alliés, leur a permis le débarquement, la bataille et la victoire de Normandie. Certes, aujourd'hui, la domination des Océans ne ressortit plus aux uniques moyens de la marine, mais elle n'en demeure pas moins l'élément le plus essentiel de la stratégie planétaire. C'est, en vérité, le moyen de durer, si l'on est le plus faible, et de se réserver les chances de la revanche terrestre.

— La seconde, que ces innombrables préparatifs de l'opération *Overlord*, parmi lesquels nous n'avons retenu que deux détails caractéristiques, ont nécessité la constitution d'un nombre tout aussi considérable de dossiers, ainsi que la mise au courant de milliers de soldats et d'ouvriers. On constatera que rien d'utilisable concernant cette activité n'a passé le Détroit, en dépit de l'intérêt passionné que lui portait le S. R. adverse. On relèvera à l'actif des Anglo-Américains cet exemple admirable de silence et de discrétion, fruit non seulement des précautions usuelles d'un Service de contre-espionnage bien organisé et de mesures ingénieusement combinées pour dérouter l'ennemi, mais encore du sentiment très élevé du devoir et de l'honneur qui distinguait tous les participants de cette entreprise, depuis le général en chef jusqu'au moindre docker.

* * *

Nous aurions voulu consacrer plus de temps que les circonstances ne nous en accordèrent à la visite détaillée de quelques-uns des gros ouvrages du Mur de l'Atlantique, élevés par les Allemands entre l'Orne et la Vire. Quelle demeure, en effet,

[1] Un volume aux *Editions Mirambeau*, Paris, 1946.

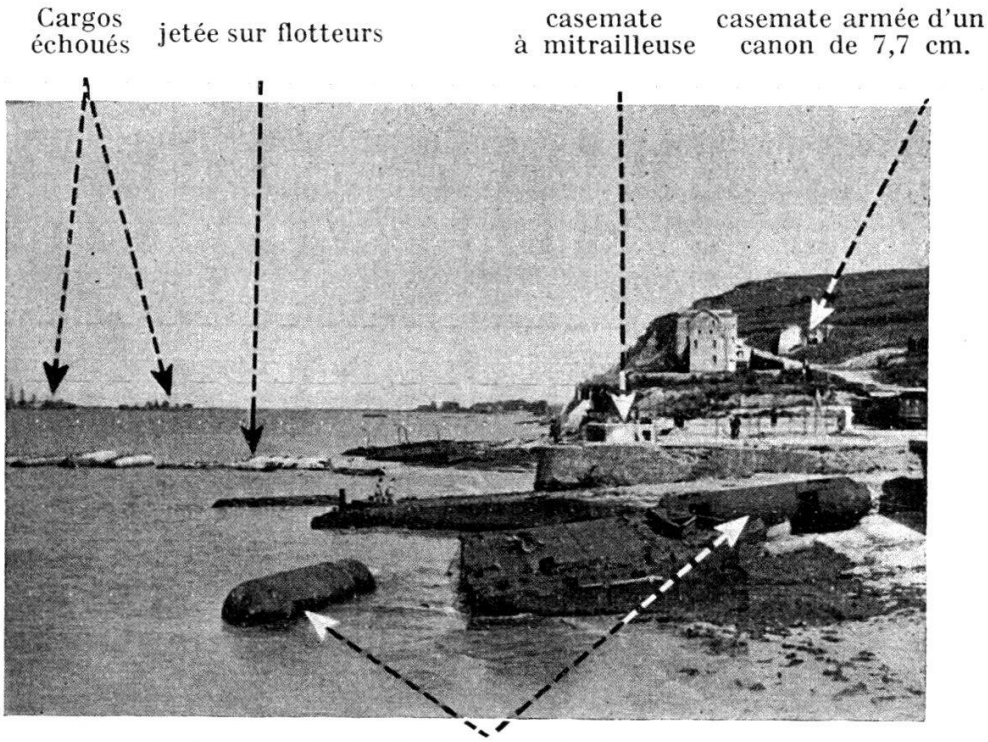
sous l'action des moyens de combat modernes, la valeur de la fortification bétonnée ? Telle est la question qui se pose aujourd'hui et l'on concevra aisément qu'une réponse pertinente à cette interrogation importe grandement à l'avenir de notre défense nationale.

A l'époque de la guerre-éclair, les Allemands — et pour cause — avaient entrepris de démontrer qu'aucun ouvrage de fortification, quelles que fussent la perfection de ses installations et l'épaisseur de son béton, n'était susceptible de résister à l'assaut conjugué de l'aviation, des blindés et des détachements spécialisés de pionniers. A cet effet, tous les moyens parurent bons aux services de propagande du Dr Gœbbels, y compris le faux pur et simple à l'intention des neutres, c'est-à-dire des futures victimes de l'agression allemande. Nous avions pu nous convaincre de l'existence de cette méthode, dès le printemps 1941, au récit que nous fit à Neuchâtel, un prisonnier français évadé de la Ligne Maginot : le Hochwald s'étant rendu intact, dans les premiers jours de juillet 1940, sur la sommation de la commission franco-allemande d'armistice, les Allemands firent remonter à ses postes de combat la garnison d'un des forts de cet ensemble, pour la faire ressortir, les mains levées, sous l'éclat des projecteurs, après un bombardement et un assaut simulés. Cet épisode fut inséré en bonne place dans la fameuse bande *Sieg im Westen*. Ceci n'est pas un conte, car lors de notre passage à Nancy, le 12 juin dernier, le général Bourgeois nous confirmait, mot pour mot ce curieux épisode de la guerre des nerfs.

Aujourd'hui c'est l'*Atlantikwall* qui se trouve en cause. Et d'autant plus en cause que le Dr Gœbbels en avait davantage proclamé l'invulnérabilité. Faut-il généraliser notre hâtive impression d'Arromanches et de Courseulles-sur-Mer ? Dans ce cas, nous dirions qu'aucun des ouvrages du secteur attaqué ne peut se comparer par le fini et la solidité de sa construction, avec les magnifiques ensembles souterrains, orgueil de notre B. B. B., qui barrent les entrées de notre Réduit, ni même

avec les fortifications un peu plus modestes de tel ou tel de nos secteurs-frontière.

Ici l'on tombe sur une petite casemate enfilant une plage. Jadis armée d'une mitrailleuse, elle appartient au type des



Le port artificiel d'Arromanches.

N. B. : Nous devons cette photographie à l'amabilité de notre camarade G.-C. Bianchi, de la *Rivista militare ticinese.*

boîtes à pilules de la première guerre mondiale. Là on passe devant un canon antichar de 7,5 ou de 8,8 cm. Il est placé derrière un simple masque de béton qui laisse le personnel et la culasse sans protection contre les éclats venant de l'arrière. Au-dessus d'Arromanches, nous visitons l'emplacement d'un pièce de campagne. Creusé dans un épaulement de rocher, il est judicieusement défilé des coups venant du large. Mais

pouvait-on attendre de grandes performances de tir, d'une canon de campagne de 7,7 cm., modèle 1903, vétéran, sans doute, des campagnes de Guillaume II ? On remarquera que son embrasure a la taille d'une vitrine, sans qu'ait été prévu aucune plaque de blindage. Quant à la porte d'acier qui est de règle chez nous, avec son guichet à F. M. et sa coulotte à grenade, nous la trouvons remplacée ici, par le néant pur et simple.

Ailleurs, nous a-t-on dit, les ouvrages étaient plus sérieux. Entre l'Orne et la Seine, les pionniers de la *Wehrmacht* avaient coulé du béton dans de nombreuses villas de Cabourg et de Trouville, comme ils le firent sur la Côte d'Azur, et les avaient ainsi transformées en batteries parfaitement camouflées. C'est ainsi que Le Havre, à ce qu'assure le *Commander* Kenneth Edwards, cité plus haut, était défendu par 4 canons de 40,6 cm., 3 de 25,4 cm. et 35 de 15,2 cm. Mais ces pièces n'avaient pas d'autre mission que de combattre une flotte venant du large, et ce n'est pas avec de tels moyens, preuve en soit Singapour, qu'on repousse un ennemi débarqué en dehors de leur portée efficace.

Quoi qu'il en soit, les Alliés, le jour J, ont mis en ligne contre les fortifications du secteur prévu pour l'opération *Overlord*, de très gros moyens navals et aériens :

— les cuirassés :

Nevada (U. S. A.) : 10 canons de 35,6 cm.
Texas (U. S. A.) : id.
Arkansas (U. S. A.) : 12 canons de 30,5 cm.
Warspite (G.-B.) : 8 canons de 38,1 cm.
Ramillies (G.-B.) : id.

dont nous ne mentionnons ici que l'artillerie principale,

— le monitor *Roberts* (G.-B.) : 2 canons de 38,1 cm. ;

— les croiseurs *Scylla*, *Danaé*, *Dragon*, *Frobisher*, *Arethusa*, *Mauritius* (G.-B.) et *Tuscaloosa* (U. S. A.), armés d'un nombre variable de pièces de 11,5, 13,2, 15,2 et 20,3 cm. ;

— de nombreux torpilleurs et contre-torpilleurs (canons de 10,2, de 12 et de 12,7 cm.[1] ;
— des flotilles de bateaux de débarquement, spécialement aménagés pour recevoir des ensembles de lance-fusées, dits « casiers à bouteilles » ;
— des groupes de quadrimoteurs, prélevés sur les formations stratégiques du général Spaatz et répartis au-dessus de chacun des gros ouvrages que l'on devait neutraliser à tout prix pour pouvoir débarquer (5000 t. de bombes).

Comme on voit, le général Eisenhower, avec cet esprit de prévoyance réaliste qui caractérise chacune de ses opérations, avait réalisé sur son premier objectif une concentration d'obus, de fusées et de torpilles aériennes véritablement formidable, Secondant ses efforts, il semble bien, d'autre part, qu'une certaine incohérence ait régné à l'O. K. W., quant aux meilleures dispositions à prendre, pour s'opposer à l'invasion menaçante de l'ennemi que tout le monde, dès le début de l'année 1944, attendait d'un mois à l'autre. A peine avait-on bétonné l'*Atlantikwall* dont les points d'appui avaient été poussés jusqu'au rivage de la mer, que paraît s'être fait jour une autre idée de manœuvre : à savoir qu'il convenait de faire échapper les troupes de la défense à l'action démoralisante du bombardement naval. C'est ainsi que, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, en ce qui concerne tout au moins le secteur anglo-canadien, les Allemands, à la première nouvelle de la descente des troupes aéroportées, abandonnèrent leurs positions des plages, pour se replier sur Caen. D'où ce paradoxe que les fortifications ne bénéficièrent d'aucun appui de la part des troupes d'intervalle, tandis que celles-ci s'installèrent dans le terrain, sans bénéficier nulle part de l'appui du béton.

[1] On notera, au surplus, que pour battre avec efficacité leurs objectifs terrestres, toutes ces pièces paraissent avoir tiré avec des charges réduites, donnant des trajectoires courbes à leurs obus spécialement fabriqués pour entamer le béton armé.

Si maintenant nous reportons à la Suisse ces diverses données tactiques et techniques, on peut d'ores et déjà formuler, en vue de l'avenir, un certain nombre de conclusions. Si les portes de notre Réduit se trouvaient fortifiées de la même manière que le secteur Orne-Vire, il conviendrait, pour les enfoncer en temps utile, de réaliser au milieu de nos destructions, une pareille condensation de moyens offensifs, lourds et très lourds (50 pièces de 30,5, de 35,6 et de 38,1 cm. !). Ceci à moins que nous n'ayons complètement perdu la tête. Or, à n'en pas douter, nos fortifications sont plus solides que l'*Atlantikwall* ne l'était, dans le secteur où se fit la rupture. Et l'on n'aura garde d'oublier, au surplus, que la plupart de nos ouvrages modernes, disposés en galerie, ne présentent aucune surface horizontale. Ils se soustraient de ce fait à toute action aérienne, jusques et y compris aux effets de la bombe atomique, selon l'avis du maréchal Montgomery, auquel nous n'aurons pas l'impertinence de refuser une certaine compétence dans le domaine militaire.

Il n'en reste pas moins vrai que, selon les récits d'un officier français qui participa, dans le secteur de Wissembourg, à l'assaut de la ligne Siegfried, les Américains, fin mars 1944, recoururent à des méthodes moins dispendieuses et plus expéditives pour triompher des fortifications adverses. Ce fut, particulièrement, la charge des *tank-destroyers*, roulant derrière un écran de fumigènes, et pratiquant le tir d'embrasure, à l'aide de leurs canons de 7,5 ou de 9 cm. Ce fut aussi l'infiltration des fantassins tirant sur les blindages des fortins, les charges creuses de leurs *bazookas*. Dans le même ordre d'idées, on pourrait imaginer la mise en ligne de lance-fusées multiples, montés sur engin chenillé, des armes sans recul du type de celles qui viennent d'entrer en service dans l'armée américaine, ou encore du *Goliath*, char sans équipage et chargé de 200 kilos d'explosif, que les Allemands et les Russes ont employé contre les barricades de Varsovie, de Kœnigsberg et de Berlin.

Chacun de ces moyens peut, toutefois, être mis en échec, et par le choix des emplacements des ouvrages qui les placeraient hors de portée des *bazookas*, qui les défileraient de la trajectoire des projectiles à réaction, ou qui les rendraient inaccessibles aux torpilles chenillées du type *Goliath*, et aussi par l'instruction toujours plus poussée des troupes d'intervalle, sans l'appui desquelles aucune résistance ne se prolongera très longtemps. D'ores et déjà, la configuration naturelle de notre terrain, dans les secteurs où nous avons établi nos verrous fortifiés peut et doit nous donner confiance. Pour ne citer qu'un seul exemple, les destructions ayant joué correctement, voit-on quelque 200 *tank-destroyers* ou canons chenillés automoteurs s'embosser à la sortie de Montreux, pour réduire au tir direct les ouvrages qui barrent le défilé de Chillon ? Or cette disposition est de règle à chacune des portes du Réduit.

Où, par contre, nous avons beaucoup à apprendre des belligérants, fût-ce des Allemands, c'est en ce qui concerne l'emploi systématique de l'explosif, conçu comme complément nécessaire de toute position défensive. Que ce soit en Normandie, en Lorraine ou en Alsace, partout nos camarades français nous ont rendus attentifs au danger des mines. Deux ans et deux mois après le débarquement du Calvados, partout, dans la région de Caen, des barbelés et des écriteaux préviennent le passant du danger que présentent encore les champs d'explosifs disposés par l'adversaire. Des équipes de prisonniers allemands volontaires s'occupent présentement à les assainir, mais ce travail avance lentement et ne laisse pas de causer des pertes assez sensibles parmi les équipes de démineurs. La moindre imprudence, la moindre distraction se payent par une explosion, c'est-à-dire par un accident le plus souvent mortel.

Assurément en Normandie, les pionniers de la *Wehrmacht* ont disposé de tous les délais qui leur étaient nécessaires pour infester systématiquement le futur champ de bataille. Mais cette constatation, exacte entre l'Orne et la Vire, ne se justifie plus sur les positions improvisées de la Trouée de Belfort, ou

sur le pourtour de la trop fameuse Poche de Colmar. Or dans notre pays où la nature canalise toute manœuvre d'exploitation vers un passage obligé, point ne serait besoin de mettre en œuvre des quantités aussi considérables d'explosifs, pour établir sous les pieds de l'ennemi éventuel des barrages difficilement franchissables.

Ceci moyennant deux conditions que les Allemands ont régulièrement remplies, si nous nous reportons aux observations faites au cours de ce voyage, comme au cours de notre relève en Ajoie (7. 10 - 7. 12. 44) :

1° Ils ont un peu partout mélangé aux mines antichars de métal, des engins explosifs contenus dans des caissettes de matière plastique, de bois, de verre ou de porcelaine, toutes matières non-magnétiques, échappant par conséquent aux appareils de détection. Tel secteur, en conséquence, pouvait être annoncé assaini aux blindés, qui réservait encore aux colonnes chenillées les plus désagréables surprises.

2° Ils ont partout défendu leurs barrages contre les entreprises des détecteurs, d'une part en « piégeant » la mine elle-même, c'est-à-dire que le sapeur se faisait sauter dès que l'ayant déterrée, il cherchait à la sortir de son trou, sans s'assurer au préalable qu'elle n'était pas reliée à un autre engin. D'autre part, en semant le champ de mines de charges explosives destinées au personnel. Il s'agissait, bien souvent, de moyens improvisés (grenades récupérées sur le champ de bataille par exemple) dont l'explosion était provoquée par un fil de trébuchement, dissimulé dans l'herbe. Dans tous les cas, l'obstacle miné était toujours battu par le feu d'une arme automatique, tout comme un barrage de fil de fer.

A ce qu'il semble, la charge plus ou moins grande de la mine importe moins qu'on ne le supposerait au premier abord. Son explosion ne suffirait-elle pas pour provoquer l'anéantissement d'un engin blindé de 45 ou 55 tonnes, qu'à tout le moins, elle en brisera les chenilles. D'où la perte inéluctable du char, pour autant qu'on profitera de son immobilité pour l'assaillir

à la charge creuse, cependant que son équipage, sortant pour réparer, sera entrepris à la mitraillette et à la grenade. Nous aurons encore l'occasion de revenir sur ce que nous considérons comme le premier et le grand commandement de la lutte antichars ; définissons-le déjà en disant que, quand bien même chaque arme, considérée individuellement serait incapable de venir à bout de l'ennemi chenillé, leur emploi en combinaison dans un terrain adéquat, garantira presque invariablement le succès à la défense.

Dans cette familiarité de l'explosif, notre fusilier ou carabinier suisse a encore bien des progrès à faire, en dépit des cours qui ont été organisés à cet effet durant le service actif. Comme de juste, on nous opposera l'objection des accidents possibles, mais qui ne voit les accidents probables au milieu d'une troupe subitement mise sur pied et familiarisée à la hâte d'une mobilisation générale, avec les divers engins de ce genre ? La vérité, c'est que ces moyens de combat ne présentent aucun danger particulier pour le personnel qui les manipule, pour autant qu'il ait été consciencieusement instruit à en faire usage. En conclusion de ces réflexions, relevons la solution apportée par les Français, sans doute à l'image des Américains, à ce problème de la mine antichars. Elle consiste dans la création d'une « section de mineurs antichars » au régiment d'infanterie ; la dite section se fractionne en trois équipes, disposant chacune de deux camionnettes de 750 kilos pour le transport des mines, ce qui correspondrait à une dotation de 900 mines par régiment. Pareille organisation ne serait pas irréalisable chez nous, dans le cadre de la compagnie régimentaire de grenadiers.

* * *

Nous avons dit précédemment que la côte normande, entre l'Orne et la Vire, était probablement le secteur du littoral français qui, pour des raisons géographiques et stratégiques, se présentait le mieux pour une opération de débarquement

de vive force. Mais, passé la zone côtière, les choses se présentent sous un aspect bien différent, et c'est désormais le défenseur que favorisent les conditions naturelles. Il est peu probable que ces inconvénients de la Basse Normandie aient échappé à l'attention du général Eisenhower. Tout, au contraire, fait apparaître la conscience qui a présidé à la préparation dans tous ses détails de l'opération *Overlord*. Force est donc d'admettre que ces inconvénients clairement reconnus, ont été délibéremment pris en charge par le commandant en chef des forces d'invasion, soucieux avant tout de surmonter les premières difficultés du débarquement, faute de quoi il n'y aurait pas eu de second acte. Ainsi fit Ludendorff, en 1918, quand, préparant sa grande offensive d'Occident, il arrêta son choix sur le secteur Cambrai-Saint-Quentin, où la nature du terrain lui garantissait avec une quasi-certitude, un important succès initial. Quant à l'exploitation, on se débrouillerait. Nouvel exemple de la servitude que, quoi qu'on fasse, la tactique appesantit sur la stratégie.

Dès que l'on a quitté, à partir de Courseulles ou d'Arromanches, la zone littorale, on entre dans une région mollement ondulée et qui se prêterait fort bien à l'action rapide et massive des moyens blindés, n'était l'influence particulière que l'homme a exercée sur la nature. On se trouve ici en présence de l'un des aspects originaux de l'histoire économique de la France qu'avait naguère étudié et éclairci l'historien Marc Bloch, l'une des gloires les plus remarquables de l'érudition française de ce siècle, et plus glorieusement encore tombé dans les rangs de la Résistance, le 22 juin 1944, à Trévoux, sous les balles de l'envahisseur. Presque partout ailleurs au nord de la Loire, la campagne, de même que chez nous, est régie par le système de l'*open field*, les champs rayonnant autour du village en longues lanières pour la commodité des labours. Ici rien de tel, c'est, tout au contraire, le régime de l'*enclosure*, c'est-à-dire que le terrain se subdivise en parcelles carrées ou rectangulaires. L'élevage constituant la principale richesse du

pays, et le Normand étant, comme chacun sait, passionnément attaché à sa propriété, il s'ensuit que ces parcelles sont limitées par d'épaisses haies, plantées d'arbres, voire même par de telles haies doublées à l'extérieur de fossés ou de levées de terre, au milieu desquels se faufile un lacis de chemins creux.

Les vues, dans une campagne de ce type, se trouvent donc bornées à quelques centaines de mètres et parfois à beaucoup moins. S'élève-t-on au-dessus de la plaine qu'on a sous ses pieds un fouillis indistinct de champs clos, d'où ne surgit aucun accident remarquable. Nous voici donc dans un terrain propice aux embuscades antichars, à l'emploi le plus favorable des engins à charge creuse *(bazooka*, P. I. A. T., *Panzerfaust*, *Panzerschreck)*, aussi bien que du fameux canon de 8,8 cm. de 71 calibres, au lieu que les blindés tout naturellement canalisés dans les chemins creux, devaient se trouver bien embarrassés pour déboîter rapidement, au moment où le char de tête stoppait et s'enflammait comme une torche.

Ces caractéristiques de la campagne normande expliquent le mieux du monde le cours pris par les événements entre le 6 juin et le 24 juillet 1944, et notamment les difficultés considérables rencontrées par les Anglo-Canadiens dans leur offensive du secteur de Caen. Passé la banlieue de cette grande ville, les épaves de chars *Churchill*, *Cromwell* et *Sherman* encombrent chaque pli de terrain, tandis qu'au bord de la route nationale qui mène à Falaise les cimetières militaires alliés attestent éloquemment de la dureté des combats soutenus et de l'importance des sacrifices consentis, en vue de la victoire commune, par les hommes de Montgomery. Certes le terrain conquis au cours de cette bataille quotidienne ne soutient aucun rapport avec les pertes subies par la 2e Armée britannique (Dempsey) et la 1re Armée canadienne (Crerar), mais le résultat stratégique de la manœuvre n'en fut pas moins acquis dans sa totalité. Furieusement accroché par sa droite, le maréchal von Rundstedt dut assister impuissant ou presque à la défaite de sa gauche, à la rapide invasion du

Cotentin, exécutée par le 7e corps d'armée des Etats-Unis (Lieutenant-général Collins), ainsi qu'à la chute de Cherbourg, survenue le 27 juin 1944. D'où suivit, quatre semaines plus tard, l'attaque décisive de la 1re Armée américaine (Lieutenant-général Courtney H. Hodges), ouvrant la voie aux blindés du fameux George S. Patton.

Les vaincus de la bataille de Normandie auraient-ils pu prendre d'autres dispositions stratégiques et contrecarrer de manière plus efficace les intentions de leurs adversaires ? C'est difficile à dire. Mais qui ne voit l'extrême danger où se fussent mis les Rommel et les Rundstedt, s'ils avaient reporté le centre de gravité de la défense de l'Orne sur la Vire, pour barrer la route aux Américains ? A la moindre faiblesse, à la moindre fissure, en effet, les blindés du maréchal Montgomery se fussent échappés vers le sud ; par Falaise, Argentan, Alençon et Le Mans, ils se portaient sur la Loire à la vitesse de l'éclair. Le désastre de la *Wehrmacht* serait venu quelques jours plus tôt, et aurait englobé, dans un seul coup de filet, tous les défenseurs de la Normandie et de la Bretagne. Somme toute, si l'on nous permet cette comparaison tirée du bridge, le général Eisenhower a méthodiquement joué la défense et contraint l'ennemi, par un *squeeze* bien compris, à défausser la mauvaise carte sur le tapis vert. D'où l'irrésistible percée de la 1re Armée américaine à Marigny, le 27 juillet 1944.

Mais encore, pour favoriser l'exécution de ce plan du S. H. A. E. F., et pour faciliter aux Américains la réussite de la manœuvre ainsi projetée, fallait-il que l'adversaire fût privé de sa liberté d'action et maintenu dans une constante inquiétude pour le sort de son aile droite. D'où les attaques quotidiennes du vainqueur d'El Alameïn, répétées, tous les jours dès l'aube, en dépit des difficultés naturelles que nous venons de signaler. Le 9 juillet 1944, son opiniâtreté bien britannique lui donnait Caen. Mais, le lendemain, les Allemands se rétablissaient une fois de plus et lui barraient, non sans succès, le débouché de cette ville en direction de Falaise. Néanmoins,

dans ce secteur, les contre-attaques de la *Wehrmacht* et, plus particulièrement, celles des grandes unités des *Waffen-SS* avaient coûté si cher, qu'à la veille même de son accident d'automobile, le maréchal Rommel établissait un pronostic très pessimiste quant à l'issue générale de cette formidable épreuve de forces et ne voyait d'autre salut que dans un repli général de la défense.

On sait la polémique qui s'est instituée, voici quelques mois, au sujet de la participation des Anglais et des Canadiens à cette bataille de Normandie, dont nous venons de retracer le schéma général. Un journaliste des Etats-Unis a tenté, à ce propos, de mettre en cause le commandement du maréchal Montgomery, et de lui imputer la lenteur des opérations que l'on a pu relever, entre le 6 juin et le 24 juillet 1944. Le général Eisenhower, dans le rapport qu'il a adressé au général Marshall, chef d'Etat-Major général de l'Armée américaine [1], a fait bonne justice de ces allégations nées de l'ignorance, à moins que ce ne soit du goût du scandale. Et, surtout, que l'on ne croie pas à un témoignage de complaisance que l'ex-généralissime des forces alliées de l'ouest, serait venu, ce faisant, apporter à la barre de l'histoire. La visite des lieux convaincrait le plus sceptique.

En vérité, avec un très bel esprit de camaraderie, le vainqueur d'El Alameïn a revendiqué pour lui et pour les siens l'épreuve d'une très dure bataille d'usure, et l'a conduite avec une constance qui a largement facilité le succès de la manœuvre de rupture et d'exploitation de son collègue Omar Nelson Bradley. Voici plus d'un siècle, quelqu'un affirmait que l'illustre Duc de Fer avait appris sur les pelouses d'Eton, les principes de la tactique qui, le 18 juin 1815, lui procurèrent sur le Grand Corse, l'éclatante victoire de Waterloo. Cette affirmation est parfaitement exacte. Nulle part ailleurs, le futur Wellington

[1] *Report by the supreme commander to the combined Chiefs of Staff on the operations in Europe of the allied expeditionary Force (6 june 1944 to 8 may 1945).* Edition britannique : *H. M. Stationery Office* ; Londres, 1946.

n'avait appris les règles du *fair play*, lesquelles consistent à jouer son jeu dans l'intérêt général de l'équipe dont on porte les couleurs, et à accepter avec simplicité, la tâche la plus rude ou la plus ingrate, dès qu'elle permet au partenaire mieux placé de marquer le point de la victoire. L'application de cette règle, on la vérifie encore dans les champs clos de Normandie.

(A suivre.) Major Ed. BAUER.